

5 6 7 8 avril 06  
théâtre de grammont

Saison  
05\_06

# CRIS

de Laurent Gaudé publié aux Editions Actes Sud

mise en scène Stanislas Nordey



mercredi 5 et jeudi 6 avril à 19h00  
vendredi 7 et samedi 8 avril à 20h45

durée **2h55 avec entracte**

tarif général : 20€, réduit : 12,50€ (hors abonnement)

**Location – réservations**  
Opéra Comédie 04 67 99 25 00

**Théâtre des Treize Vents**  
de Langue-d'Oc - Montpellier  
montpellier

## **JULES**

« Je donne vie, un par un, à un peuple pétrifié. J'offre aux regards ces visages de cratère et ces corps tailladés. Les hommes découvrent au coin des rues ces grands amas venus d'une terre où l'on meurt. Ils déposent à leur pied des couronnes de fleurs ou des larmes de pitié. Et mes frères de tranchées savent qu'il est ici des statues qui fixent le monde de toute leur douleur. Bouche bée. »

**Cris - Extrait**

# CRIS

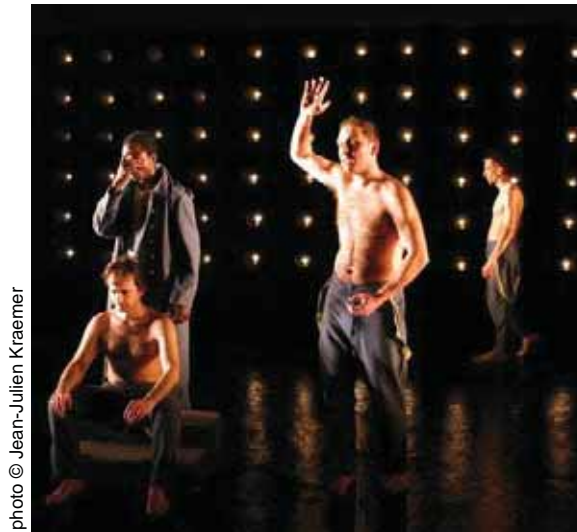


photo © Jean-Julien Kraemer

de **Laurent Gaudé**  
mise en scène **Stanislas Nordey**

assistant **Claude Lemelin**  
lumières **Philippe Berthomé**  
son **Michel Zurcher**  
collaboration **Valérie Lang**

Rencontre avec  
l'équipe  
artistique  
après la  
représentation  
le jeudi 6 avril 2006

avec  
**Patrick Blauwart** Messard  
**Remi Claude** Barboni  
**Michel Demierre** Dermoncourt  
**Guillaume Doucet** Castellac  
**Raoul Fernandez** Barboni  
**Pierre-Emmanuel Fillet** Boris  
**Damien Gabriac** Jules  
**Moanda Kamono** M'Bossolo  
**Laurent Meininger** Marius  
**Bruno Pesenti** le gazé  
**Yves Ruellan** le médecin  
**Laurent Sauvage** Lieutenant Rénier  
**Jean Jacques Simonian** Ripoll

**Coproduction** Compagnie Nordey, Théâtre Ouvert, Théâtre des Treize Vents Montpellier, Théâtre Dijon-Bourgogne, Comédie de Caen, Comédie de Béthune.

Création 2005

**« Pas de refuge possible donc dans l'enfer des guerres modernes  
mais l'horreur pure et de brefs mais intenses instants de  
fraternité qui brisent la solitude à l'approche de la mort. »**

**Stanislas Nordey**

**Cris** est une plongée dans les tranchées de la Première Guerre Mondiale, dans ces nuits de terreur et de boue. C'est la voix des hommes en souffrance qui se fait entendre.

Celle de Jules, permissionnaire, qui quitte le front mais reste hanté des visions de cauchemar et cherche le moyen de témoigner de ce qu'il a vécu. Celle de Marius qui décide d'abandonner son poste pour partir à la poursuite de l'homme cochon, cet être fou qui déambule, jour et nuit, entre les lignes en hurlant à tue-tête. Celle du Lieutenant Rénier et de ses hommes, enfin, qui montent pour la première fois au front et vont connaître la peur et le sacrifice.

A travers cette multitude de trajectoires, c'est le chant de la tragédie qui se fait entendre. Un chant de douleur et de fraternité.

**Laurent Gaudé**

## JULES

Je marche. Je connais le chemin. C'est mon pays ici. Je marche. Sans croiser le regard de ceux que je dépasse. Ne rien dire à personne. Ne pas répondre si l'on s'adresse à moi. Ne pas se soucier, non plus, de ce sifflement dans l'oreille. Cela passera. Il faut marcher. Tête baissée. Je connais le chemin par cœur. Je me faufile sans bousculer personne. Une ombre. Qui ne laisse aucune prise à la fatigue. Le sifflement dans mes oreilles. Oui. Comme chaque fois après le feu. Mais plus fort. Assourdissant. Le petit papier bleu au fond de ma poche. Permission accordée. Je suis sourd mais je cède ma place. Au revoir Marius. Je lui ai tendu le papier bleu qu'on venait de m'apporter. J'avais honte. Je ne pouvais pas lui annoncer moi-même que j'allais partir et qu'il allait rester. Le sifflement dans mes oreilles. Ne pas s'inquiéter. Tous sourds. Oui. Les rescapés. Tous ceux qui ont survécu aux douze dernières heures doivent être sourds à présent. Une petite armée en déroute qui se parle par geste et cris sans se comprendre. Une petite armée qui n'entend plus le bruit des obus. Une petite armée d'hallucinés qui n'a plus peur et ne sait plus où dormir. Et dont les hommes restent, tête droite, regard écarquillé, en plein milieu du front. Nous sommes une armée de sourds éparpillés.

Cris - extrait

## Entretien avec Stanislas Nordey

Un jour tu nous as dit que tu aimerais porter au théâtre **Cris**, le premier roman de Laurent Gaudé. Et puis le temps a passé...

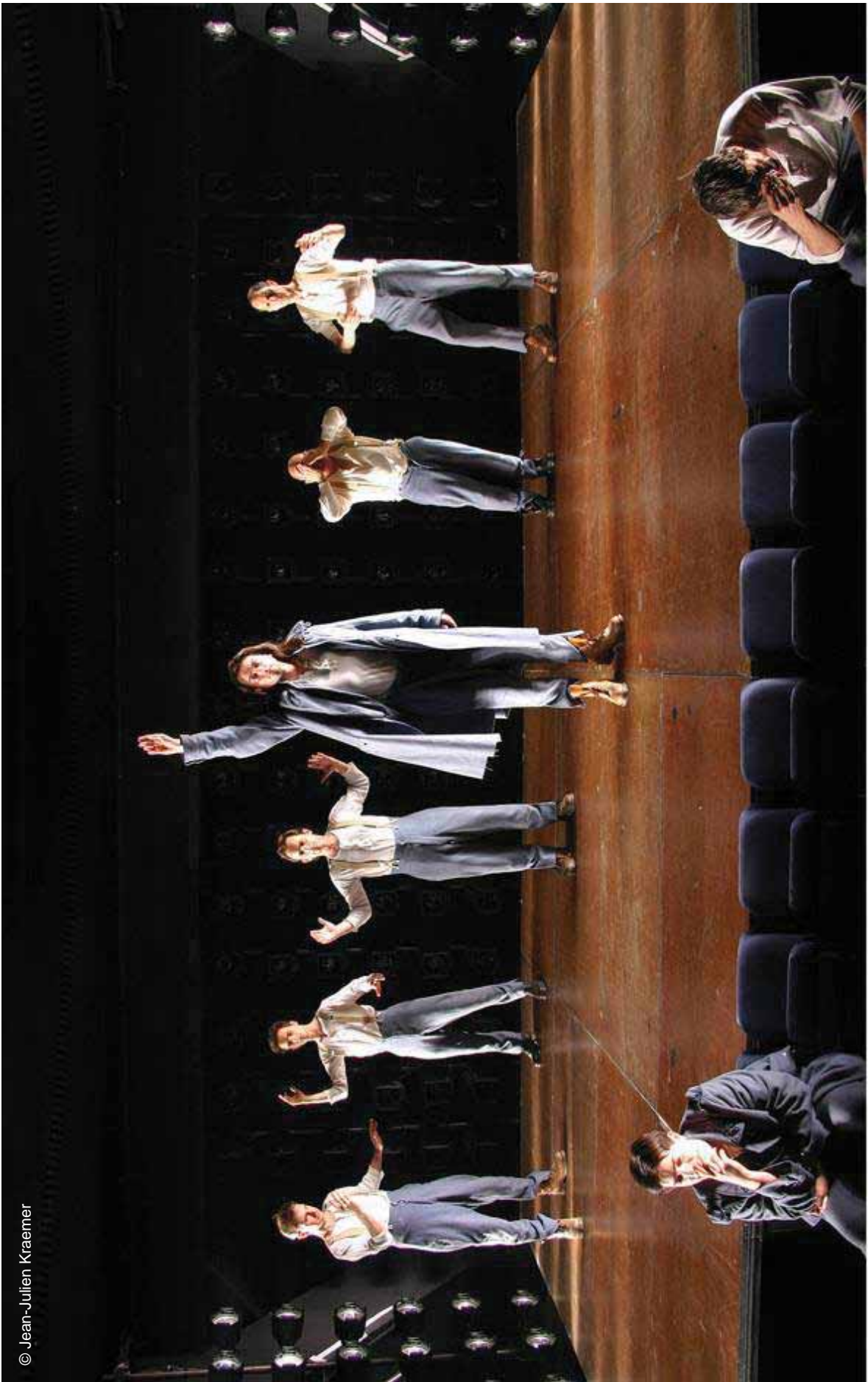
Je trouvais le texte très fort mais le fait qu'il soit intitulé « roman » me gênait. Volontairement je n'ai jamais mis sur le plateau des œuvres qui ne soient pas théâtrales. Je pense que si l'auteur mentionne « roman » ou « théâtre », cela a son importance. Nous avons parlé ensemble d'une version radiophonique qui existait mais mon intention dès le départ a été de traiter **Cris** dans son intégralité.

Pour moi, Laurent Gaudé écrit ce texte à un moment où son rapport au roman et au théâtre n'est pas tout à fait clair. Il compose un objet qui condense à la fois toutes ses idées de roman et toutes ses idées de théâtre, c'est en cela qu'il me paraît extrêmement riche. Ce n'est pas un hasard si dans toute son œuvre ce texte est pour moi le plus singulier, le plus fort et le plus excitant à traiter : il est porteur de contradictions, d'hésitations et en même temps d'un credo d'écriture. Je me suis toujours intéressé à des œuvres qui posaient problème au théâtre : **Bête de style**, **Calderon** ou **Pylade**, de Pasolini ou **Vole mon dragon**, de Guibert...

Pour revenir à **Cris**, ce qui me semble frappant c'est ce retour en ce moment, en France, à la guerre de 14-18 par des gens qui ne l'ont pas connue. On voit apparaître de nombreux films, colloques, romans, disques. Est-ce pour une jeune génération la marque d'une inquiétude face à l'avenir, après la grande guerre qui devait être la der des der, puis l'horreur de la guerre 39-45 ?

Pour moi, la guerre de 14-18 marque la fin d'une époque et la naissance du monde moderne dans lequel nous sommes. J'imagine que l'on y revient parce que justement c'est un moment où les choses basculent. Cela dit quand je lis **Cris**, je ne suis pas du tout obsédé par une reconstitution historique. Cela pourrait être une autre guerre. La force de ce texte c'est que c'est un beau texte sur l'humanité, la fragilité de l'humain.

Entretien réalisé par **Lucien Attoun** transcription **Valérie Valade**  
In *Journal de Théâtre Ouvert*



© Jean-Julien Kraemer

## Entretien avec Laurent Gaudé

**Qu'est-ce qu'un texte qui parle de la guerre ? Est-ce un document, un témoignage ou une responsabilité d'artiste ?**

Un des plaisirs de l'écriture est de s'approprier des expériences que je n'ai pas vécues. Je ne me force pas à écrire sur la guerre par devoir, mais je lis les journaux et ma façon de répondre à l'émotion suscitée par cette lecture, c'est l'écriture. En apprenant les horreurs qui se déroulent aux quatre coins du monde, nous nous sentons souvent totalement impuissants. Pour moi, il ne s'agit pas de « faire quelque chose », mais, à partir du moment où j'ai été ému ou révolté par une chose, l'écriture me permet de me la réapproprier et de contourner cette impuissance. Pour **Pluie de cendres**, ma révolte concernait la guerre de l'ex-Yougoslavie, très présente dans les médias, et la position de l'Europe dans ce conflit. En même temps, le « militantisme » en tant que tel m'est étranger.

**L'écriture serait une expérience pour vous ?**

Oui. Une expérience de vie. Disons qu'il s'agit d'un voyage. Après avoir écrit **Onyos le furieux**, j'avais la sensation d'avoir fait un voyage dans la mythologie pendant plusieurs mois.

**Comment travaillez-vous avec l'événement réel ?**

Cela se passe en deux temps : d'abord je m'en imprègne - lecture d'articles, photos - et ensuite j'essaie de l'oublier, de m'en éloigner. Je suis plus pour « l'imbibation » que pour l'épuisement d'un sujet par une recherche documentaire. Quand, pour le roman **Cris**, j'ai travaillé sur 14-18, j'ai regardé beaucoup de photos de visages de poilus, de la terre des tranchées, des lieux, j'ai été à Verdun. C'était sensitif, visuel. Je n'ai pas du tout l'approche d'un historien. Il s'agit juste pour moi « d'engranger » des sensations et des visions. Dans les premières versions de mes textes je suis toujours très fidèle à ce que j'ai lu ou vu, pour rester dans une forme de vérité, mais en fait ça ne marche pas. J'ai la vanité de croire que même si l'on ne connaît pas parfaitement quelque chose, il y a des moyens d'en parler, en passant par la fiction. Les meilleurs objets littéraires, par rapport à des faits réels, en tout cas dans le théâtre et le roman, existent quand on s'autorise une reconstruction qui est la scène de la fiction. C'est difficile quand ce sont des événements contemporains, on a tendance à se dire « ça ne s'est pas passé comme ça ». En fait, il faut s'en moquer. La fiction doit prendre le dessus. C'est un problème que j'ai eu sur **Les Sacrifiées**, **Cris**, **Pluie de cendres**... Sur **Cris**, par exemple, je me suis posé la question : faut-il mettre des dates, des noms de lieux de batailles avérés ? Je n'en ai pas eu envie et le roman, du coup, est plus abstrait. Cela me ferait plus plaisir que l'on me dise que **Cris** est une plongée dans ce que pourrait être la guerre 14-18 qu'un roman sur la guerre 14-18.

**C'est pour cela que vous avez choisi des voix ?**

Oui, cela permettait quelque chose d'incantatoire. C'est une somme d'expériences individuelles mises bout à bout. Il n'y a pas de voix narrative qui vienne expliquer ou dérouler l'histoire.

Entretien réalisé par **Pascale Gateau** et **Valérie Valade**

In *Journal* de Théâtre Ouvert n°9



## LIEUTENANT RENIER

« Je n'avais jamais pensé voir cela. Que la guerre se fasse ainsi. Et personne jamais ne m'avait préparé à cela. Ni à l'école des officiers, ni ailleurs. Pourtant de la guerre, je sais bien des choses. Je connais le nom de toutes les armes, leur portée, leur puissance, leur défaut. Je sais la grande histoire des batailles. Et comme tous mes camarades, dans cette grande fresque de fureur et de poudre, j'ai choisi mes héros et mes ennemis. Je voulais faire la guerre et je le veux encore. Mais je regarde mes hommes s'affairer dans cette tranchée et je vois des soldats termites. Et creuser la terre, s'enfoncer le plus profond possible sous le niveau de la surface du sol n'est pas une manière de faire la guerre. Mais juste, peut-être, une façon de ne pas la perdre. Et je n'aime pas cela. L'ennemi est là, à trois cents mètres, dans les tranchées que les nôtres avaient aménagées quelques jours auparavant, l'ennemi est là, à portée de voix. Il creuse lui aussi. Pour se cacher, comme nous. Est-ce celui qui aura creusé le plus profond qui gagnera la guerre ? Ce n'est pas cette guerre-là que j'ai apprise. »

**Cris - Extrait**

« Douze âmes qui sont en scène... »

## Entretien avec Stanislas Nordey

**Vous avez choisi une forme scénique sobre pour donner à entendre ces mots. Le corps des acteurs semble primordial dans ce spectacle. Peut-on dire que *Cris* soit une écriture pour les corps ?**

Plus que douze corps, c'est douze âmes qui sont sur scène. Je dis cela parce que ces personnages, on les voit plus penser qu'agir. Il fallait un dispositif dans lequel les âmes puissent vagabonder. J'ai eu cette volonté de raconter comment des petites âmes peuvent se balader dans l'espace. Pour ce qui est de la sobriété, je dirais qu'il y a deux raisons à cela : d'une part je travaille généralement sur un minimalisme, je ne suis pas un metteur en scène qui pratique la profusion, le fourmillement. Pour moi, ce minimalisme permet de mieux voir les choses. La deuxième raison vient du fait que *Cris* est un roman et qu'il est donc de l'ordre de l'irreprésentable. La lecture ouvre tout un monde d'images qu'il est impossible de porter à la scène. Evidemment il y a du corps mais ce qui est important c'est la présence : il fallait que ces corps soient très présents pour que les voix puissent surgir.

« Que se passe-t-il quand la mort est proche »

**Laurent Gaudé dit qu'il a écrit son roman en travaillant sur l'imprégnation plutôt qu'avec l'exactitude de l'historien. De ce fait son rapport à l'histoire apparaît plus épidermique que scientifique. Quel rapport entretenez-vous avec cette mémoire ?**

Je ne suis pas spécialement intéressé par la Première Guerre Mondiale. Plusieurs raisons m'ont donné envie de monter *Cris* mais elles ne sont pas spécialement liées à cet aspect historique. Pour commencer j'ai été attiré par *Cris* à cause de son étonnante beauté qui est produite par une dynamique très forte dans l'écriture. Ce sont des paroles d'hommes plus que des soldats et ces paroles-là sont belles. Qui plus est, ce sont des hommes jeunes qui ont été jetés dans la guerre et confrontés à l'immédiateté de la mort. Je crois que pour Gaudé comme pour moi, la guerre de 14-18 est un prétexte pour toucher à cette question cruciale « Que se passe-t-il quand la mort est proche ? ». En plaçant des personnages dans une situation extrême une autre parole peut naître. Ensuite le nombre des voix et le confinement dans lequel elles évoluent sont des éléments intéressants de même que ces différentes fables qui s'entremêlent, chacune rattachées au parcours d'un personnage. Ce texte a à la fois les qualités d'un roman et d'une pièce de théâtre et c'est d'autant plus intéressant qu'il y a une désaffection chez les dramaturges contemporains pour ce qui est de l'ordre de la fable.

**En travaillant sur les mots qu'auraient pu prononcer les soldats de la Grande Guerre, entendez-vous ceux des conflits actuels ou pensez-vous au contraire que les guerres modernes n'ont plus rien à voir avec celle-ci ?**

Non je crois que c'est toujours la même chose. En fait la Première Guerre Mondiale c'est la construction de toutes les horreurs modernes avec notamment l'utilisation des gaz dans les combats. La modernité inaugurée par ce conflit est importante pour nourrir l'imaginaire.

En travaillant sur le spectacle, j'ai montré aux acteurs le film de Stanley Kubrick, *Full metal jacket* et parce que ce film montre la guerre sans réellement la déterminer : ça pourrait tout aussi bien être une autre guerre que celle du Vietnam. La question la plus importante est de se demander ce qui se passe quand des hommes jeunes sont confrontés à la mort alors qu'ils n'y étaient pas préparés. Ma génération et les acteurs qui jouent dans *Cris* n'ont pas été directement touchés par une guerre. Dans le cours du travail, nous nous sommes donc demandés ce que pouvait être notre guerre. C'est là que je pense au sida : j'ai personnellement connu des gens qui sont morts à cause de cette maladie, ils étaient jeunes et c'était bizarre de voir ces personnes mourir si jeunes. D'ailleurs Jean-Luc Lagarce parlait du Sida comme d'une guerre...

**Cris n'est pas un texte sur la Première Guerre Mondiale mais une écriture sur l'homme qui a vécu les tranchées de cette guerre. Pensez-vous qu'on puisse y déceler une volonté de replacer l'humain au cœur de l'Histoire ?**

Absolument. Son texte est écrit de manière documentaire. C'est un peu comme s'il avait mis des journalistes sur le champ de bataille et j'ai tenu à respecter cela.

**Cet aspect du texte situé à la lisière du roman et du théâtre mais aussi du témoignage et de la fiction le rend-il plus difficile à appréhender ?**

Non en fait le statut de cette parole proche du réel enrichit davantage le texte qu'elle ne le rend difficile à travailler.

**Extrait du Bi-mensuel du Centre Dramatique National de Normandie**  
Saison 2005/2006

## JULES

« J'ai trouvé un village. Il fait beau. Les rues doivent être pleines. Les femmes doivent être en train de faire leur marché. Je vais me frayer un passage au travers de la foule et les saisir tous ensemble d'une même stupeur.

Je me dirige vers l'entrée du village. Il fait déjà chaud. Je marche à grandes enjambées. Je distingue les premières silhouettes. Je baisse les yeux. Je ne veux pas être arrêté. Aller tout droit jusqu'à la place du village. Aller là où ils sont le plus nombreux. M'immobiliser dans la foule et parler. Je suis dans la rue principale. La place est devant moi. Avec des hommes à la terrasse d'un bistrot. Deux charrettes sur le côté où des marchands ont entassé des caisses de légumes. Je déboule sur la place. Je sens tous les regards converger sur moi. Les têtes se sont levées. Les conversations se sont interrompues. Je les regarde tous. J'ouvre la bouche :

"Oui. Vous. Ecoutez... Je suis... Je suis mort fauché. Entendez-moi... Pourquoi est-ce que je ne parviens pas à me relever ?... Des explosions de feux tout autour de moi... Je vois des hommes me dépasser en criant... Courir... Vite... Personne ne s'arrête sur moi... Je ne peux plus bouger... Ecoutez... Je veux revenir... Mais je suis en morceaux... On ne me rendra pas aux miens... Entendez-moi... Je suis enfoncé dans la boue... La tête la première... Comme un noyé... Je veux revenir... Pas mourir... Non... Pas ici... Entendez-moi."

Une pierre vient me heurter le front. D'abord ils ont écouté. Puis l'un d'eux a ri. Et comme je continuais à parler, la colère est montée. Ils m'ont pris à partie. Ils m'ont insulté. Ils ont crié jusqu'à ce que la première pierre soit lancée.

Lorsque la pierre m'a heurté le front, j'ai entendu les voix des villageois qui m'entouraient. "Que veut-il ?" "C'est un fou". J'ai entendu le danger que j'étais. "Maraudeur." "Chassez-le." Et puis d'un coup, une voix plus forte que les autres a crié : "C'est un déserteur !" Et les pierres se sont faites plus nombreuses. Comme une pluie drue que je ne pouvais éviter. "Déserteur !" J'ai couru. Comme un dératé. "Déserteur !" J'ai couru, sans penser à rien d'autre qu'à échapper à la furie du village. Ils ne m'ont pas poursuivi. Ils ont craché au ciel mais ils ne m'ont pas poursuivi. Je suis loin maintenant. Je suis seul. J'essaie de reprendre mon souffle. Je suis loin et j'ai échoué.

## Laurent Gaudé

Il est né en 1972. Il vit à Paris. Après le baccalauréat, il suit des études de lettres modernes, jusqu'à la préparation d'une thèse en études théâtrales. Passionné de théâtre, il décide de vivre de sa plume. En 1997 sa pièce **Onyos le furieux** est publiée par Théâtre Ouvert dans la collection Tapuscrit, elle sera mise en voix par Hubert Gignoux à Théâtre Ouvert, puis mise en scène au Théâtre National de Strasbourg par **Yannis Kokkos** en 2000. Il publie en 1999 **Combats de possédés**. La pièce, traduite en allemand, est jouée à Essen dans la mise en scène de **Jürgen Bosse**, puis en français à Château-Gontier mise en scène de **Patrick Sueur**. En 2001, **Michel Favory** met en scène **Pluie de cendres** au Studio de la Comédie Française. **Cendres sur les mains** est créée à la Chartreuse de Villeneuve Lez-Avignon durant le Festival 2001 dans la mise en scène de **Jean-Marc Bourg**, le spectacle est repris en 2002 à Théâtre Ouvert et au Théâtre des Treize vents à Montpellier. Au théâtre du Rond-Point, **Philippe Calvario** met en scène **Médée-Kali** à l'automne 2003, **Jean-Louis Martinelli** présente **Les Sacrifiées**, au Théâtre Nanterre-Amandiers en 2004. Il a également écrit pour le théâtre : **Le Tigre bleu de l'Euphrate** et **Salina**. Parallèlement, il publie plusieurs romans : **Cris** (2001), **La Mort du roi Tsongor** (Prix Goncourt des lycéens 2002, Prix des libraires 2003), **Le Soleil des Scorta** (Prix Goncourt 2004).

**Onyos le furieux** et **Pluie de cendres**, ses premiers écrits pour le théâtre, ont été publiés aux Editions Théâtre Ouvert collection Tapuscrit ; l'œuvre de Laurent Gaudé est disponible aux Editions Actes Sud (romans) et Actes Sud-Papiers (théâtre).

## Stanislas Nordey

Il a suivi une formation de comédien d'abord au cours de Véronique Nordey pendant trois ans, puis au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique. En 1988, il crée avec Véronique Nordey, la Compagnie Nordey. De 1995 à 1997, il est associé à la direction artistique du Théâtre Nanterre-Amandiers auprès de **Jean-Pierre Vincent** et de janvier 1998 à 2001, il est directeur du Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis. Depuis 2000, il est responsable pédagogique de l'école du Théâtre National de Bretagne à Rennes...

Comédien, il a été notamment dirigé par : **Madeleine Marion** dans **Shaptai** de Raphaël Sadin (1990) ; **Jean-Pierre Vincent** dans **Combats dans l'ouest** de Vichnievski (1990) ; **Jean-Christophe Saïs** dans **Quai ouest** de Bernard-Marie Koltès (2002) ; **Laurent Sauvage** dans **Orgia** de Pier Paolo Pasolini (2003) ; **Christine Letaille** dans **Pasteur Ephraïm Magnus** de Hans Henny Jahnn... Sa mise en scène en 1988 de **La Dispute** de Marivaux est très remarquée. Il monte ensuite des textes notamment de : Pier Paolo Pasolini, Manfred Karge, Armando Llamas, Hervé Guibert, Jean Genet, Heiner Müller, Nazim Hikmet, Didier-Georges Gabily, Molière, Werner Schwab... En 1997 il signe à Théâtre Ouvert la mise en scène de **J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne** de Jean-Luc Lagarce (prix de la meilleure création). Depuis 2000, il a mis en scène : **Récits de naissance**, textes de Roland Fichet, Philippe Minyana, Jean-Marie Piemme, **Violences** de Didier-Georges Gabily, **L'Épreuve du feu** de Magnüs Dahlström, **La Puce à l'oreille** de Georges Feydeau, **Atteintes à sa vie** de Martin Crimp, **Le Triomphe de l'amour** de Marivaux.

Pour l'opéra il a mis en scène récemment : **Le Grand macabre** de Giörgy Ligeti, **Les Trois Sœurs** de Peter Eötvös, **Kopernikus** de Claude Vivier, **Héloïse et Abelard** d'Ahmed Essyad, **Le Balcon** de Peter Eötvös, **Capuletti et Montechi** de Bellini, **Jeanne au bûcher** d'Arthur Honegger, **Les Nègres** de Michaël Levinas, **Saint-François d'Assise** d'Olivier Messiaen.

Après **Cris** de Laurent Gaudé, il mettra en scène et jouera, toujours à Théâtre Ouvert, avec Frédéric Leidgens, **Les Habitants** de Frédéric Mauvignier (Editions Théâtre Ouvert, Collection Tapuscrit) du 17 mai au 10 juin 2005.

## Extraits de presse

Télérama mars 2005

Les tranchées de 14-18. L'un après l'autre, face au public, sous des batteries de projecteurs qui tapissent les trois murs du plateau, de jeunes poilus racontent. Leurs combats quotidiens, leurs souffrances quotidiennes, leurs disputes, leurs folies. Et dans la somptueuse boîte à lumière conçue par Philippe Berthomé, ils semblent plus enfermés encore dans leur chagrin, plus exposés aussi à la tragédie guerrière.

Dans ce premier roman, **Cris**, Laurent Gaudé (Prix Goncourt 2004 pour *Le Soleil des Scorta*) avait juste imaginé des voix qui se succédaient, disparaissaient, revenaient : une sorte de roman-théâtre où les frontières entre les genres devenaient floues, pour mieux impressionner, hanter l'esprit du lecteur de ces mots à vif, de ces situations féroces et crues. Pas étonnant que Stanislas Nordey ait eu envie de se cogner à cette œuvre bizarre, où les mots font sens et scène. Il l'a monté avec une rigueur qu'on est content de lui retrouver, et où se marque sa science des corps dans l'espace.

Sobres et durs, sans pathos aucun, tous les acteurs sont superbes dans leur rôle de sacrifiés de l'Histoire. Leur jeu – bouleversant à force de ne pas vouloir jamais l'être – fait oublier largement ce que la mise en scène peut avoir de systématique.

Fabienne Pascaud

La Terrasse avril 2005

C'est une longue nuit. Immense. Effarée. Douze hommes enfouis dans les tranchées boueuses de la Grande Guerre attendent. La pluie d'obus vérole le visage ahuri de la terre. Les sifflements de la mitraille lacèrent le silence insomniaque de l'obscurité de leur stries mortelles. Ils sont à quelques mètres de ceux d'en face ; Les pulsations assourdissantes du temps enclavent chaque solitude. Ils attendent que tombe l'ordre de l'assaut pour se jeter dans l'étreinte furieuse de la mêlée. La gnôle inonde le cerveau, dissout la réalité dans une vapeur hallucinée. Il faut bondir, courir, sauver sa peau. Affronter les faces souillées par la douleur, l'angoisse qui troue les viscères, la terreur du sacrifice. La mort. Il faut aussi braver les hurlements bestiaux de l'homme-cochon, pauvre fou hirsute errant sur le champ de bataille comme « la bouche hurlante du front qui gémit de toutes les plaies profondes que l'homme lui fait ». Seul Jules peut s'échapper. Il file vers Paris, le précieux papier bleu de sa liberté provisoire sur le cœur, il s'enfuit dans son sarcophage d'acier hurlant vers le rire ivre et farouche de Margot. Fantassins éperdus d'un conflit insensé qui éventra le siècle pour accoucher d'une modernité sanglante, ces hommes racontent le cauchemar infernal. Leurs soliloques coulent en cataractes depuis les entrailles. Les phrases giclent, se cognent, tournoient et s'élancent dans le ciel déserté en prosopopées désespérées.

Laurent Gaudé malaxe le métal brûlant des mots, il les pétrie dans une langue charnue, drue, puissante. Il dit la peur, les lambeaux de chairs épars, les baïonnettes déchirant les muscles, les crispements de la volonté, l'humanité défigurée la barbarie. Les cris muets d'un monde aveugle qui dévore ses enfants. Sur la scène cerclée de projecteurs, les acteurs livrent le récit, immobiles comme des ombres pétrifiées par l'Histoire. Le ton clinique, la diction lente, martelée (pour certains, très scolaire...) désincarnent le verbe et hachent la mélodie des monologues intérieurs entrelacés. En dépit de moments de grâce où la choralité porte le souffle épique du roman, où le tourbillon échevelé des voix résonne du fracas de ses vies broyées, l'émotion reste au seuil de la partition. Stanislas Nordey déploie sa grammaire scénique habituelle : la frontalité, la profération de la parole, les gestes suspendus, la marche lente qui dessine la géométrie du plateau. Au risque d'éliminer la poésie et d'en farder le pathos.

Gwénola David

Le Figaro mars 2005

Avec **Cris**, roman qu'il choisit de proposer en entier (Laurent Gaudé a par ailleurs écrit de nombreuses pièces), Stanislas Nordey organise choralement la représentation, avec ses grands airs et ses ensembles. Il extirpe du texte une sévérité qui n'y est pas, à la lecture. Lire n'est pas écouter-voir. Lire est pratique douce. Ici, évidemment, face aux trois murs de projecteurs, et tandis que vont et viennent ces hommes qui s'expriment au pur présent de la peur et du désastre, on n'échappe pas à une rigueur éprouvante qui se desserre après l'entracte. Une proposition difficile, un peu âpre pour le public non averti. Mais l'âpreté peut être grâce consentie. Reste à réfléchir à la question de la souffrance du spectateur. Réelle, ici et là.

Armelle Héliot

L'Humanité avril 2005

(...) Sous des batteries de projecteurs étagés sur les trois côtés de la boîte à jouer, douze poilus de 1914-1918, les pieds nus, soliloquent face au public, en séquences verbales plus ou moins étendues. La mise bout à bout de ces récits laisse sourdre une histoire, dans laquelle tel ou tel, chacun ayant un nom (Messard, Dermoncourt, Jules, ...) a son rôle à jouer, au fil d'un long voyage dans l'horreur des tranchées, qui furent creusées dans la boue et le sang. C'est l'enfer du **Feu**, de Barbusse ou des **Croix de bois**, de Roland Dorgelès, pris en compte par un homme jeune d'aujourd'hui, en proie à l'effort d'imagination de ce que put être cela, qui a fourni tant de monuments aux morts sur le territoire national. (...)

Les interprètes jouent ce jeu ferme avec conviction, jusque dans ce moment d'humanisme éviscéré, où l'on voit un soldat africain prendre en charge sur son dos un blessé et doctement disserte sur sa place dans le monde à venir. C'est là sensiblement corriger dans le sens de l'espoir la furie du massacre, dont on sait qu'il creusa dans la conscience planétaire une faille irrémédiable, dans laquelle se mirent à grouiller les anges et les démons du monde moderne, celui-là même qui s'estompe sous nos yeux en inventant, chaque jour, d'autres contradictions mortifères d'un type nouveau. Nordey déclare à raison ne pas être du tout « obsédé par une reconstitution historique ». Il estime que « cela pourrait être une autre guerre ». Rien n'est moins sûr. **Cris**, malgré la distance instaurée par l'effet du théâtre, envisage sans contester cette guerre là, laquelle fut la mère de toutes les boucheries en gros et en détail qui en prirent la suite et dont la théorie ne semble pas près de s'interrompre. Cette remarque ne saurait infirmer le sens d'une réalisation dont la noblesse réside dans le registre grave, tenu de A à Z, ce qui témoigne d'emblée d'une haute conception de l'art du théâtre, ainsi qu'une belle confiance dans l'art d'être spectateur.

Jean-Pierre Léonardini